

e

b

Edmond Gallery

**Axel Pahlavi**  
**L'ASILE DE LA GRÂCE**  
**08.06.2018–21.07.2018**

« Une caverne dans les étoiles »

Les nouvelles peintures que présente Axel Pahlavi à Edmond Gallery, ont été peintes dans le même atelier. Un atelier sombre, situé en hauteur, à la fois caverneux et céleste. Certainement ce que l'artiste y trame est affaire de révélation et de mystère. Mais le sacré qui suinte de ses tableaux a un goût très concret de matière. Fragments de ciel immense arrachés à la dérisoire terre, au corps, à la sueur et au sang des hommes : la peinture d'Axel est spirituel incarné. Là haut, ici-bas. Ici et maintenant.

Toute peinture puise sa sève dans l'histoire du monde et de la peinture même. A travers elle, on remonte le cours du temps, on lit des figures qui reviennent du fond des âges. C'est sur et à travers le « Gilles » de Watteau, « Ex voto » de Philippe de Champaigne, « La leçon » de Rembrandt, qu'Axel peint « Métanoïa », « Kénose » ou « L'asile de la grâce ». Et bien d'autres figures encore perdurent dans ses yeux, comme dans les nôtres. Adam. Marie. Christ. Piéta. Gisant. Ange. Saint-Thomas. Esprit-Saint.

Ressuscitées dans la matière, les figures d'hier portent le masque des figures d'aujourd'hui. Les modèles sont les proches du peintre, sa mère, sa femme, son fils, ses amis. La grande culture y est imprégnée de culture populaire (comme la figure du zombie réhabilitée), et se mêle à la réalité quotidienne. Vêtements actuels. L'atelier pour décor. Incarnée, la présence du sacré est ramenée à hauteur d'homme, comme chez Caravage ou Pasolini : tel un ange pied à terre, se pencherait vers nous pour mieux nous toucher.

Que font ces figures ? Que convoquent-elles en nous ? Elles pleurent, elles sommeillent ou cherchent le repos, le visage fermé de douleur. Elles regardent, ici souriantes et confiantes, là hébétées, le visage empli de doute. Elles s'apprêtent à écrire mais n'écrivent pas. Elles prient, elles s'étreignent, se soutiennent, donnent, s'abandonnent, gisent, seules ou entourées. Elles reviennent de la mort. Elles y font face, en paix ou troublées. Survivances de la nuit, elles sont toujours nimbées de lumière.

Le soleil de l'amour incarné porte en lui la nuit et le jour.

Ambivalente est la peinture d'Axel, lieu de possibles rencontres entre sa foi, sa culture chrétienne, et le monde d'aujourd'hui. Il y a dans ses tableaux un écho à la violence de notre réalité contemporaine, à l'absence de foi, au doute, à la souffrance. Et l'ensemble de la série porte

e

b

Edmond Gallery

les stigmates de la perte du Père Alain Florent Gandoulou, prêtre de la paroisse catholique francophone de Berlin, sauvagement assassiné, que représente Axel dans « Métanoia ». Mais il s'y infiltre tout autant la grâce de l'amour, la liberté de création, la gratuité du don, une indestructible foi en Dieu et en la résurrection.

Nous sommes dans la peinture d'Axel comme ce clown au visage sang, en position fœtale sur un tapis persan : violentés, nous y cherchons le repos, recroquevillés sur un bout de paradis que nous tissons dans notre demeure intérieure pour y trouver un espace de liberté.

Dans son journal, Tarkovski cite ces propos d'un sage chinois : « On dit qu'un bon ébéniste se sert d'un ciseau peu aiguisé ». Cette phrase peut faire écho à l'expérimentation formelle qu'explore Axel. Avec ces nouvelles peintures, il change la taille de ses outils. Plus grands, plus larges, ceux-ci l'amènent à engager son corps autrement dans une peinture qui travaille moins sur le détail, la précision, et accepte les maladresses. Il réside ainsi une difficulté pour l'œil à définir précisément la ligne, à décrire les formes, à délimiter les espaces. Les regards se croisent, les perspectives se faussent et s'enchevêtrent. Les temps se mêlent, comme des scènes de retable unies dans l'éternité de la peinture. L'œil traverse cette épaisseur du tableau. Il doit faire un effort pour en saisir le mystère et va sur une frontière instable pour en recomposer la totalité. Entre équilibre et chute. Unité et fragment. Esprit et corps.

Ce nouveau travail formel sert un projet de confiance. Confiance en l'image incarnée, confiance dans le corps, là où la contemporanéité cherche à le nier. Un corps dont la présence ne cesse d'être signifiée : dans les figures peintes, dans les représentations de livres qui les redoublent, dans le geste nouveau de l'artiste qui accepte son corps et ses maladresses. Dans cet atelier caveux et céleste, sans doute la peinture d'Axel s'écarte-t-elle du mensonge et du caché. Elle révèle. Un mystère. Une foi en Dieu, en Jésus et en l'homme. Tout autant qu'une foi en la peinture dont la présence aussi se répète : tableau dans le tableau, chiffon de travail, habits tâchés de matières.

Page blanche, silence : la peinture est une voix muette, un tremblement incarné où vibre le secret dévoilé des hommes. L'aveu dérangent d'une frontière trouble, entre ce que nous savons et ce que nous voulons taire, entre ce que nous sommes et aimerions être, entre courage et abandon, orgueil et pardon.

Amélie Adamo, Paris, mai 2018